

qu'un mince plancher de sapin, je l'entendais de temps en temps parler tout haut et se répéter à lui-même :

—Des mensonges ! des mensonges !... derrière le blutoir... dans la muraille... qui lui a dit cela ?.....

Un heure après, Turc aboya dans sa niche, et un petit coup sec retentit à la porte.

IV

J'avoue que je ne fus pas peu surpris en voyant entrer mon ami Pierre Lebras ; car, à cette heure avancée et surtout par le mauvais temps qu'il faisait, je ne m'attendais guère à sa visite. Comme il restait sur le seuil, me regardant d'un air de mystère, après que j'eus ouvert la porte :

—Eh bien ! lui dis-je, entre donc ! Tu vois bien que le vent fouette la neige jusque dans les logis !

—Chut ! répondit-il, le doigt sur sa bouche ; je viens te chercher. J'ai une expédition à te proposer !

—Une expédition ? Quoi donc ? Par ce temps-là ?

—Tu es naïf !..... Justement à cause de ce temps-là.

—Assieds-toi d'abord, et explique-toi ensuite.

—Tu vois le temps qu'il fait..... un froid à geler l'âme dans le corps d'un païen !... de la neige, un vrai tourbillon, n'est-ce pas ?

—Parbleu ! tu en es couvert. Commence par secouer tes habits.

—Eh ! mon cher, un temps parfait.....

—Parfait ! entendons-nous.....

—Imbécile ! laisse-moi finir ! Parfait..... pour le canard. Ce soir, j'en ai vu plusieurs bandes passer sur Ploubezre, et je me suis dit : Ça va sur la rivière ! Voilà pourquoi je suis venu.

—Bon ! chasser en maraudé, et sans permis ! je te reconnais bien là, tu ne te corrigeras jamais !..... Et les gendarmes ?...

Pierre Lebras partit d'un bel éclat de rire.

—Bah ! les gendarmes ! Nous avons des jambes, ce me semble ; les miennes connaissent la manœuvre, elles sont coutumières du fait, vrai ? Tiens ! vois-tu, la crainte du garde ou des gendarmes, ça me donne du cœur, ça me

fouette le sang ! Aurais-tu peur, toi, par hasard ?

—Moi ! non. Va pour le canard ! je te suis. Mais ton fusil ?

—D'abord, Jean, parlons plus bas. Ton père Gautier n'a pas besoin de nous entendre ; je n'ai qu'à moitié confiance dans le bonhomme, et je le crois très capable d'aller me dénoncer. Tu comprends que je ne me souciais guère de sortir du bourg avec mon fusil sous mon bras. On trouve toujours des yeux complaisants qui voient tout et des langues obligeantes qui disent tout. Alors, j'ai pensé au vieux fusil du moulin, et, me ravisant, je me suis dit : Il est bien un peu rouillé, mais c'est égal, on le prendra.

A ce moment, une main soulevait doucement au-dessus de nos têtes une petite trappe ménagée dans le plancher, entre les deux étages. De ce poste-là, le meunier, l'oreille collée à l'ouverture, m'épiait ainsi que le nouveau venu. Il m'avait parfaitement entendu ouvrir la porte, et cette visite nocturne lui avait paru louche. Quant à nous, nous étions à cent lieues de penser qu'il surveillait ainsi chacun de nos gestes. Nous continuâmes sans défiance. N'entendant plus le meunier marcher, je le croyais endormi depuis longtemps.

—Est-ce que je ne suis pas pétri d'idées ? dit Lebras. Ainsi, nous allons prendre celui du vieux. Mais où est-il ?

—En haut. Le bonhomme l'a toujours dans sa chambre.

—Ah ! bigre ! voilà le difficile. Comment faire ? Le père Gautier dort ?

—Depuis une heure.

—Bon ! Eh bien ! écoute-moi. Resto en bas, moi je vais monter. Il vaut mieux que j'aile seul, pour faire moins de bruit et ne pas réveiller le meunier. Maintenant, dis-moi où le prendre ?

—Je crois que c'est près de la muraille, du côté du blutoir. Il le met toujours là.

—Près de la muraille, du côté du blutoir. Bien ! Je monte..... Souffle la chandelle et ne dis plus mot.

Une poutre craqua dans le plancher au-dessus de nous.

—Ouf ! dit Lebras, j'ai entendu quelque chose ; ton père Gautier ne dort pas. Attends.